

La voix est libre pour les détenues de la prison de Berkendael

Contexte

Univers carcéral. Le Théâtre royal de la Monnaie présente à partir de ce mardi (jusqu'au 17 novembre) le dernier opéra du compositeur tchèque Leos Janacek, basé sur le roman semi-autobiographique *Souvenirs de la maison des morts* (1862) de Fiodor Dostoïevski, où l'auteur russe décrit les conditions de vie inhumaines dans un camp de travail sibérien. La mise en scène, moderne, parle aussi de l'univers carcéral d'aujourd'hui. L'occasion pour La Monnaie de présenter son programme social, mis en place en 1999, et qui prévoit entre autres quatre ateliers de chant dans les prisons. **An. H.**

Reportage Annick Hovine

L'aube du prêtre, pendue à son cintre, est coincée derrière l'armoire. Une croix, avec un rameau d'olivier, pend au mur. Il y a du Balatum rouge au sol et des chaises, alignées. Pas de doute: on est dans une chapelle. S'il n'y avait les fenêtres, inamovibles, qui plongent sur le préau de l'établissement pénitentiaire, et une caméra dans un coin, on pourrait se croire dans un pensionnat du milieu du siècle dernier.

Mais on se trouve ici au deuxième étage de la prison pour femmes de Berkendael, à Forest. On compte actuellement 92 détenues (pour moitié des "préventives", en attente de leur procès; pour moitié des condamnées), dont quelques internées. Et cinq bébés – nés pour la plupart au cours de la détention de leurs mamans. Un lit à barreaux et quelques articles de nurserie rangés dans le couloir, ainsi que les gazouillis qui traversent les cloisons d'une cellule, témoignent qu'ils sont hébergés à cet étage.

Dans la chapelle

Chaque lundi, depuis cinq ans, Stefano Poletto, chef de chœur au Théâtre royal de la Monnaie, pousse les portes de cet univers particulier pour un atelier hebdomadaire de chant "Gospel, pop, world music et chanson française" – comme indiqué sur les affiches collées aux valves du quartier

cellulaire. Pour s'inscrire, les détenues doivent déposer un "billet de rapport" – en prison, toute demande doit se faire par écrit – dans le casier "assistance morale" de Mirjam.

Mirjam Zomersztajn, c'est la responsable du programme social "Un pont entre deux mondes" de la Monnaie (lire ci-contre). Elle accompagne Stefano depuis 2013 à Berkendael. "C'est important de se projeter sur la longueur. Un projet comme celui-ci ne prend que sur le long terme. Il faut des bonnes relations avec l'ensemble de la maison", insiste-t-elle. La maison, la prison et donc la direction, les surveillants, le personnel, les détenues... "En général, il y a entre dix et trente personnes par atelier, en fonction des transferts, des libérations, des nouvelles venues... Le groupe change tout le temps. Notre maestro doit toujours s'adapter", rit-elle.

Et Stefano s'adapte. Au lieu particulier, une chapelle désacralisée qui sert aux différents cultes et fait office de salle polyvalente. Aux choix musicaux des détenues, qui ne sont pas forcément tous à son goût ni dans une langue qu'il maîtrise. Au contexte carcéral, qui impose son propre tempo. Ce soir lundi 22 octobre, à 18 h 15, l'atelier n'a pas encore démarré: le préau était en retard, comme le repas qui a suivi...

Respect mutuel, pas de gros mots...

■ Enfermés dans la réalité carcérale, les détenus ont peu accès à la culture.

■ Le Théâtre royal de la Monnaie organise des ateliers de chant dans quatre établissements pénitentiaires.

■ Dans la prison bruxelloise pour femmes, il y a répétition chaque lundi.

Le clavier et la guitare sont prêts. Stefano Poletto termine un réglage, teste quelques accords, dépose les fardes de chansons sur une dizaine de chaises placées en cercle. "Elles arrivent en petits groupes, en fonction de l'étage de leur cellule. Je les accueille. On se serre la main. Je les regarde: c'est important le regard", insiste-t-il.

Il y a un petit "rite pédagogique", où l'on rappelle les règles, établies ensemble au début des ateliers: respect mutuel, pas de gros mots, pas de chahut qui empêche d'apprendre, aide pour remettre les chaises en place à la fin de l'atelier, à 19 h 30... "Ce sont des moments précieux." Où l'on ne parle pas des faits qui ont valu l'incarcération. Où l'on n'appuie pas sur les "Comment ça va?", qui sont invariablement suivis de la réponse aussi standard qu'évasive: "C'est la prison..."

"On ne dit pas que c'est nul"

Pendant l'atelier, il n'y a pas de surveillant; juste les deux animateurs, Mirjam et Stefano, et les détenues. Les premières s'installent. Gisèle, Véronique, Michèle, Soumaya, Cristina*... sont des habituées. Il y a aussi de nouvelles têtes. "On vient ici pour apprendre quelque chose. On chante quand il faut, pas au hasard", indique le chef de chœur.

"La semaine passée, j'ai été sage", l'interrompt Véronique. Ça rigole sur les chaises. Stefano sourit, poursuit: "Si quelqu'un n'aime pas une chanson, on ne dit pas que c'est nul. Elle est peut-être très importante pour une autre. Avec un mot pas gentil, on peut

faire du mal. On essaiera de varier le plus possible les chants." Véronique fait mine de protester: "Pourquoi on ne chante jamais du Cabrel?"

Soumaya coupe: "Ça a commencé en retard. Il est peut-être temps de s'y mettre!" Valérie embraie: "Oui, on y va! C'est peut-être la dernière fois pour moi. Enfin j'espère!" On devine qu'une possible libération se profile.

“C’est beau comme un tableau”

Les chanteuses se lèvent pour l'échauffement physique, en suivant les instructions du maestro. Les corps se mettent en mouvement : les bras s'étirent ; les têtes font des rotations de gauche à droite ; la respiration profonde s'enclenche... Il n'y a plus un bruit,

plus un mot.

Après quelques vocalises d'échauffement, les notes de “Je veux” de Zaz emplissent la chapelle. *“Allons ensemble découvrir ma liberté.”* Les paroles résonnent étrangement. Stefano en profite pour lancer une perche. *“Qu'est-ce que ça vous donne comme sensations?”* Soumaya lève le doigt, comme à l'école: *“Elle est entière, elle dit ce qu'elle pense. Je suis comme elle.”* Gisèle ajoute : *“On comprend que c'est pas l'argent qui fait le bonheur. Ça me parle. Ça nous parle, on se sent concernées parce qu'on n'est pas riches.”*

Le chef de chœur propose d'enchaîner avec “Improvviso” du compositeur et chef de chœur italien Bepi De Marzi. Mines perplexes. Quelques soupirs. Mais elles y vont, s'appliquent, et le charme opère. *“C'est beau comme un tableau : il y a de la douceur, de la nature, des sentiments... C'est joli”*, commente Michèle, visiblement touchée. *“Franchement, c'est pas le genre de musique que j'écouterai, mais c'est quand même beau. Ça éveille des émotions en moi, comme l'affection et aussi un peu de tristesse”*, dit Cristina.

Elles répètent “Le port d'Amsterdam”, de Jacques Brel, avant de se déchaîner sur “Adieu”, de Slimane, le Français d'origine algérienne qui a remporté la saison 5 de *The Voice*. Une concession du maestro – on comprend que ce n'est pas sa tasse de thé.

Émouvant

Elles se chamaillent gentiment pour le dernier titre – il est 19 h 30 dans cinq minutes. Valérie réussit à imposer Kids United, groupe composé d'enfants et de jeunes adolescents. *“C'est peut-être la dernière fois pour moi”*, répète-t-elle. Elles chantent, à gorge déployée : *“Partout autour de nous / Y'a des signes d'espoir dans les regards.”* Michèle glisse : *“Quand il y a des choses bien qui se passent en prison, il faut le dire.”* Elle ne rate aucune répétition ; elle sera encore là, lundi prochain.

“Cet atelier s'est toujours très bien déroulé”, constate Marie Mornard, directrice de l'établissement pénitentiaire pour femmes. *“J'ai eu l'occasion d'assister au concert de fin d'année qu'elles ont donné en juin, devant d'autres détenues. C'était assez émouvant.”*

“Humainement, ça crée une ouverture, commente Stefano. On a la possibilité de faire du bien à quelqu'un d'autre, d'amener une pierre en plus à leur route. D'un point de vue artistique, je suis parfois étonné de la capacité qu'elles ont d'ouvrir leur voix. C'est peut-être la seule chose de libre qu'elles ont, en prison.”

→ (*) Tous les prénoms sont d'emprunt.

Projet**Un pont entre deux mondes**

Initiative. *“Chanter, c'est dissiper les douleurs de la vie.”* Cette citation de Barbara Hendricks illustre la philosophie du programme social mis en place en 1999 par le Théâtre royal de la Monnaie. Une partie de la population se sent éloignée de certaines pratiques culturelles, voire étrangère à elles, pour des raisons multiples, souvent liées à l'exclusion sociale. D'où l'initiative de (re)créer des liens, d'organiser des rencontres et de (re)donner la possibilité aux personnes analphabètes, réfugiées, très âgées, porteuses de handicap, détenues... de se réapproprier la culture.

Excellence. À travers “Un pont entre deux mondes”, le Théâtre royal de la Monnaie travaille avec les associations, organisations et institutions du secteur psycho-médico-social avec le souci de garder le niveau d'excellence exigé dans les institutions culturelles, en s'adaptant aux contextes socioculturels des groupes visés.

En prison. Les ateliers de chant en milieu carcéral ont débuté en 2006 à Leuven-Centraal. Une première expérience positive, d'un grand intérêt humain et artistique dans le monde particulièrement difficile de la prison. D'autres ont suivi. En 2013, des cours de chant ont été mis en place à la prison pour femmes de Berkendael.

An. H.